

Roman : Fausse alerte

Autor(en): **Char, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 26

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 26

Supplément du dimanche 26 juin

1904

FAUSSE ALERTE

(ROMAN)

Là-haut, là-haut, tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent !

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebou-chonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu une liqueur noire décorée du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes de sa dernière poésie, ennuyé du tohu-bohu de la brasserie, lorsque son voisin, auquel il n'avait prêté aucune attention jusque-là, s'approcha de lui gauchement quoique familièrement.

Il était, ce voisin, bedonnant et grisonnant, rutilant et souriant ; la jovialité adornait son faciès. Il prit un vain prétexte pour entamer la conversation :

— Pardon, monsieur, seriez vous assez aimable pour me passer des allumettes ?

Apollain, que l'on faisait ainsi dégringoler de son rêve, eut un air surpris et même stupide ; il regarda son interlocuteur curieusement et, se rendant compte qu'il était sur terre, il passa, ainsi qu'on le lui demandait, les bouts de bois monopolisés par la Régie, en y ajoutant un air aimable :

— Avec plaisir.

La glace rompue, le voisin reprit :

— Vous m'excuserez, monsieur, de vous avoir interrompu dans vos réflexions... car vous aviez l'air plongé dans de profondes réflexions.

— En effet, condescendit le poète.

— Vous ne prenez rien ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... Je puis bien vous le dire, car vous avez l'air d'un brave homme... Je ne prends rien parce que je n'ai pas d'argent.

— Vous êtes poète ?

Apollain fut stupéfié de la perspicacité de l'inconnu ; il resta quelques secondes sans répondre, puis, s'étant remis, il dit :

— Où avez-vous vu cela ?

— Puisque vous n'avez pas le sou ! répliqua le voisin avec un large sourire !

Devant cette implacable logique, Ludovic Apollain n'eut plus qu'à avouer.

— Vous l'avez dit : je suis poète !

— Moi, je suis confiseur !

— Comme ça se trouve !

— Et vous avez de la chance de me rencontrer.

— ...? interrogea le poète.

— Prenez un bock et écoutez-moi.

Apollain commanda majestueusement un demi, en but une large rasade et se mit en devoir d'ouïr son obligeant interlocuteur.

— Voilà, reprit celui-ci. Ma maison jouit d'une séculaire réputation sur la place de Paris, elle a pour enseigne : *Au Renard blanc*, spécialité de bouchées à l'angélique et de caramels à la rose... Mais j'en ai assez de vendre une

marchandise dans de sacs ornés de vignettes plus au moins artistiques ; je veux aussi que le poète y ajoute son charme, puisque mes gâteries sont tout spécialement destinées aux femmes!... Je cherche un poète, voulez-vous être l'élu?

— Je veux l'être! accepta avec enthousiasme Ludovic Apollain.

— Vous me ferez des quatrains, des distiques, des sonnets....

— Je vous ferai des ballades!

— Que vous écrirez vous-même sur mes sacs...

— Je vous donnerai mes vers et mes autographes!

— Vous me les vendrez...

— Bien entendu!

— Il m'en faudra pour les fiancés et pour les jeunes épouses...

— Je vous en ferai même pour les belles-mères!

— Allons, venez me voir demain matin entre neuf et dix!

— J'irai.

— Vous reprenez un bœck?

— Avec délire!... Garçon, un demi!

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, Ludovic Apollain fut au *Renard blanc* entre neuf... et midi, car les poètes, quoique vertueux, n'aiment pas à voir lever l'aurore.

Il s'entendit avec le confiseur.

D'un commun accord, il fut convenu que les distiques seraient payés vingt-cinq centimes, les quatrains cinquante, les sonnets un franc cinquante et les ballades deux francs. Et le poète en fit, en fit!...

Donc, Ludovic Apollain comptait son argent.

Soudain on frappe à sa porte.

— Entrez! dit-il en remettant précipitamment dans sa poche les écus et les francs.

Un tout jeune homme, qu'il reconnut pour être employé à la confection des bouchées à l'angélique du *Renard blanc*, entra; il tenait une lettre à la main.

— Bonjour, m'sieu, dit-il; voilà une lettre pour vous.

— Une lettre pour moi? s'étonna le poète.

— Oui, elle est arrivée à la maison à votre nom et le patron vous l'envoie.

— Ah! il y a une réponse?

— Non, m'sieu.

Le jeune homme se retira, non sans avoir dit ironiquement, comme s'il avait reçu un fastueux pourboire :

— Merci, m'sieu.

Ludovic Apollain, intrigué, ouvrit fébrilement la lettre : dès la première ligne il rougit. Voici ce que disait la missive :

« Monsieur le poète,

« Excusez mon audace, qui est grande; je suis certaine que votre cœur me la pardonnera. J'ai lu vos vers sur un sac de crottes en chocolat dont on m'a fait cadeau et j'en ai été touchée.

« Un poète comme vous ne peut être qu'un homme supérieur et l'on n'a pas besoin de vous voir pour vous estimer; je suis orpheline, j'ai quelque fortune et je suis seule avec une gouvernante et une bonne.

« Je serai au comble du bonheur si vous vouliez con-

sentir à venir prendre le thé chez moi le mardi et le vendredi : on fait de la musique.

« Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Votre grande âme me comprendra.

« Daignez recevoir, monsieur le poète, mes compliments les plus chaleureux.

« Céleste MOUTON »

Apollain resta abasourdi pendant quelques secondes.

Il relut la lettre et se mit à rêver.

Des projets de mariage s'ébauchèrent en son esprit fiévreux; il se voyait déjà conduisant à l'hôtel sa correspondante, si jolie dans sa toilette de mariée et si douce, comme son nom.

Car, il ne pouvait en douter, c'était une proposition déguisée d'union. O prestige de la poésie!

Le mardi ou le vendredi? Le poète était perplexe.

Précisément la journée du mardi s'achevait.

Peut-être aurait-il l'air de montrer un empressement de mauvais aloi en y allant le jour même? Et puis aurait-il le temps de s'acheter une paire de soulier vernis et une cravate blanche?

D'autre part, attendre jusqu'au vendredi s'était se vouer au supplice de la curiosité et de l'attente anxieuse. Pourrait-il y tenir? Non; il valait mieux qu'il se décidât tout de suite.

En moins de temps qu'il ne faut pour le chanter, Ludovic Apollain enfila sa redingote et descendit l'escalier.

Dans la rue il se dirigea vers un cordonnier pour se chausser de vernis, puis vers un chemisier pour se cravater de blanc.

Ainsi équipé le cœur tressautant, il prit le chemin de la demeure de Mlle Céleste Mouton dont l'adresse était sur la lettre.

Arrivé devant la maison, il eut comme une hésitation, mais il en triompha bientôt et monta, selon l'indication de la concierge, au deuxième étage, où une vieille bonne lui vint ouvrir.

On l'introduisit tout ému, dans un salon aux tons fanés.

Deux dames y étaient installées dans des fauteuils. L'une semblait porter péniblement la quarantaine sonnée; l'autre, sensiblement plus jeune, avait une figure avenante.

C'est à cette dernière que Ludovic Apollain, poète, adressa tout d'abord ses hommages, en s'inclinant cérémonieusement :

— Mademoiselle, je me suis permis...

Mais la personne ainsi honorée se leva vivement et, désignant sa voisine, dit sur un ton de présentation, avec respect comme pour réparer une gaffe :

— Mademoiselle Céleste Mouton.

L'effet fut prodigieux.

Apollain se redressa, pâlit, verdit, rougit, bégaya, balbutia des excuses. Mais le coup fatal avait été porté à ses illusions.

Et quand après deux mortelles heures passées dans le salon de Mlle Céleste Mouton, Ludovic Apollain se retrouva dans la rue, il se prit à regretter profondément de s'être leurré si subitement sur le bonheur qu'il devait attendre.

— Ei voilà, se dit-il en forme de conclusion, où mène le prestige de la poésie : à être l'objet de la flamme d'une orpheline de quarante-cinq ans.

Edmond CHAB.